

Du bon usage de la catastrophe

vide, lorsqu'une présence mystérieuse n'y habite plus. Tout le problème est de rendre à nouveau cette présence possible et de ne plus s'égarer sur l'identité de l'habitant : Celui par lequel tout resplendit, par qui se meuvent le ciel et les étoiles et sans qui notre cœur n'est plus qu'un muscle mort, incapable d'aimer.

Jean BASTAIRE

Tony ANATRELLA

La déprime, affliction d'aujourd'hui

Heureux les affligés...

Communio : Comment, en tant que psychanalyste, percevez-vous cette béatitude, vous qui côtoyez la souffrance tous les jours ?

Tony Anarella : La béatitude « bienheureux les affligés » n'est pas à entendre, me semble-t-il, dans une perspective psychologique ou sociale ; elle a d'abord une dimension théologique : « Bienheureux les affligés à cause de mon nom. J'ai lutté pour la vérité de mon Père, et mes disciples n'en feront pas l'économie ». Sinon, cette béatitude va être réduite à du moralisme ou à du psychologisme de compassion. Non que les souffrances psychologiques et sociales soient négligeables ici, mais cette béatitude prend sens surtout par rapport à une vérité de foi.

C. : N'y a-t-il pas aujourd'hui une recrudescence d'une certaine forme de souffrance, qui est la dépression ? Cette dépression a-t-elle une dimension théologique ?

T.A. : Cette vérité de foi peut, effectivement, éclairer l'expérience d'une souffrance liée à nos limites humaines. Le fait de nous heurter aux limites de notre condition nous fait souffrir : bien souvent, en psychiatrie, on rencontre des hommes ou des femmes qui, à travers leur difficulté d'être, cherchent à sortir de leurs structures humaines. En effet, avec la technologie qui envahit la médecine, la mort arrive comme une aberration. Récemment dans un hôpital quelqu'un est mort d'un arrêt cardiaque et la famille s'est étonnée qu'on ne le fasse pas revivre grâce à un massage cardiaque. L'équipe soignante a dû répondre : « Ce n'est pas possible, il est mort ! ».

Aujourd'hui nous essayons d'occulter notre condition mortelle, cette condition mortelle que la religion autrefois nous rappelait. Nous méditons sur notre mort à venir en cherchant un sens qui puisse éclairer le quotidien et le rendre viable. Freud lui-même disait : « *Il est difficile de vivre sans avoir donné un sens à sa mort* » — quel que soit

Jean Bastaire, né en 1927. Ecrivain, secrétaire général de l'Amitié Charles Péguy. Nombreuses publications sur Péguy. Ouvrages récents : *Le matin de l'Éternité*, Centurion, 1984, *Péguy e la cultura del popolo*, Milella, Lecce, 1987. Collabore à *Panorama*, *France Catholique* et Radio Notre-Dame.

ce sens : ce peut être de voir la mort comme un néant ou comme un passage. Ces deux positions orientaient l'existence de façons différentes. L'affliction aujourd'hui est liée à des maux psychologiques ou sociaux, mais aussi au malheur de ne pas accepter le fait que nous vivons dans des limites, même si l'homme peut essayer de se libérer de certaines de ces contraintes. Cette vérité : *la mort est une échéance qui fait partie de la vie*, est aujourd'hui refusée, ce qui n'est pas sans rapport avec les problèmes d'euthanasie, d'acharnement thérapeutique, voire de contraception et d'avortement.

C. : Vous recevez de nombreux adolescents. Quels visages prend ce que nous appelons l'affliction chez ces adolescents ?

T.A. : L'adolescence est une période plus ou moins liée à la souffrance : c'est une période de transformations physiologiques et psychologiques, et en même temps une période où l'adolescent vieillit et va devoir se confronter à des réalités d'adulte sans la médiation des parents. La transformation psychologique et la découverte des réalités incitent l'adolescent à sortir d'un monde relativement protégé, et ce deuil provoque une souffrance : celle de perdre, avec une certaine nostalgie, un univers qui était relativement gratifiant. Quand on laisse supposer que la jeunesse est le plus bel âge de la vie et de l'épanouissement, alors qu'il n'est pas toujours vécu ainsi, on crée les conditions psychologiques de la dépression. La chanson de Léo Ferré « vingt ans » exprime l'âge où on souffre le plus : c'est l'âge des grandes angoisses existentielles. L'adolescence est donc la période favorable à la dépression si justement ces états d'âme ne sont pas signifiés.

C. : Comment peuvent-ils être signifiés ?

T.A. : Jusqu'à ces dernières années, on était enveloppé par un certain nombre d'explications psychologiques, sociologiques ou religieuses qui permettaient à des jeunes de donner un sens à ces états de conscience. Le fait de travailler, de dire qu'on était dans une période transitoire conscience, que demain serait plus facile, permettait de prendre son mal en patience, tout en cherchant à se former.

C. : Vous pensez qu'il faut dire aux adolescents qu'ils sont dans une période transitoire, et que c'est normal qu'ils aient cette impression d'angoisse, de solitude...

T.A. : Bien sûr. J'ai reçu une adolescente qui avait fait une tentative de suicide et qui me disait : « Cela n'a rien à voir avec mes parents, ni avec l'école. C'est moi qui vais mal. » C'est écrasant de vivre ainsi à seize ans. Il y a vingt ans, les jeunes pouvaient dire : « C'est la faute à l'école, à la société, aux parents ». Ils n'ont plus ces lieux de transfert. « C'est moi. Moi je ne suis pas prête à entrer dans ce monde, je n'ai pas envie de vivre dans ce monde-là ». Il y a un sentiment de danger, de menace devant ce monde qui semble éclaté, et cette jeune fille se sent trop fragile pour s'y insérer, si bien qu'elle retourne contre elle son agressivité dans une sorte de refus de vivre. On ne dit plus aux

jeunes que ce n'est qu'une période. Et comme on leur laisse entendre qu'ils vont rester jeunes toute leur vie, ils pensent que cette période de souffrance, c'est ce qu'ils vont vivre tout le temps.

C. : Ou alors on leur dit : « Tu ne te rends pas compte, le monde est difficile, ce n'est pas si facile que tu crois... » On va dans le sens inverse de ce qu'il faudrait.

T.A. : Exactement. C'est ce que disait un grand gaillard de dix-sept ans à ses parents qui lui parlaient de cette façon : « Doucement. Je ne suis pas encore adulte, je suis tout petit, moi, il faut me parler comme à un enfant. » Ils ont envie de grandir, certes, mais ils ne sont pas prêts à assumer toutes les responsabilités de l'adulte. C'est pour cela que les jeunes, qui sont très narcissiques, sont très attirés par toutes sortes de misères parce que cela leur permet d'exprimer leur détresse juvénile. Voyez SOS-Racisme, l'égalité devant les études, le secours ponctuel aux malheureux, au Tiers Monde : c'est une façon, en aidant les autres, de se sauver soi-même. Nous sommes dans une vision non plus de salut collectif mais de salut individuel qui utilise le collectif. C'est pourquoi ils sont prêts à se mobiliser chaque fois que l'un d'eux est agressé, parce qu'ils ont l'impression que cela peut leur arriver.

C. : Cette dépression inhérente à l'adolescence est-elle une affliction ? Autrement dit : a-t-elle une signification spirituelle ?

T.A. : En un sens, oui. L'adolescent perd ses points de repères, et la réalité n'a pas suffisamment de sens, n'est pas suffisamment valorisée pour qu'il puisse se dire : je renonce à quelque chose, mais cela en vaut la peine pour grandir.

C. : Les dépressions et les suicides d'adolescents semblent plus fréquents aujourd'hui. L'évolution actuelle de notre société y est-elle pour quelque chose ?

T.A. : Très certainement. Tout d'abord, il n'y a plus de rites d'intégration sociale. Regardez la fonction psychologique et sociologique remplie autrefois par la communion solennelle ou la profession de foi. C'était une façon de dire : « Tu as franchi une étape, tu fais maintenant partie de la communauté des adultes ». C'était valorisant pour l'adolescent au moment où il quittait son enfance et une foi d'enfant. Quand on a inventé au XVII^e siècle la communion solennelle, c'était un coup de génie, sur le plan psychologique et sur celui de l'intégration sociale. Les rites sociaux et religieux ont pour but de favoriser cette intégration sociale. Or les jeunes n'ont plus cette possibilité, et donc ils ne peuvent que se retourner de façon dépressive contre eux-mêmes.

Ensuite, à mesure qu'on supprimait tous ces rites d'initiation, on supprimait en même temps (dès les années 60) la relation éducative aux adolescents. On a remplacé la relation éducative par l'explication psychologique. On va dire à un adolescent : « Je n'ai rien à te proposer comme chemin de vie. Mais je vais t'expliquer ce qui se

« passe dans ta tête. » Or s'il est important que l'éducateur sache ce qui se passe dans la psychologie de l'adolescent pour affiner sa relation éducative, en revanche toute une littérature psychologique destinée aux adolescents, qui leur explique ce qui se passe en eux avant même qu'ils l'aient vécu, est très nocive. L'éducation implique un projet de vie, un choix de valeurs. Actuellement, comme il n'y a pas de projet de vie, on le remplace par la psychologie. Et comme projet de vie, on offre aux adolescents leur propre adolescence ; c'est un miroir dans lequel ils s'aiment mais aussi ils se perdent. Ils y font rebondir leurs états d'âme, d'où la prolifération des conduites toxicomaniaques, ou alimentaires (anorexie ou boulimie) : on se « bouffe » soi-même de l'intérieur, on s'auto-consomme. Cette souffrance fondamentale dont ils font l'expérience est donc très largement induite par l'environnement qui ne leur offre pas des objets valorisants. Les valeurs n'ont pas été transmises, donc chacun se débrouille comme il peut : on valorise la liberté pour la liberté ou des formes de solidarité qui consistent surtout à se rassurer sur son propre sort.

C. : Pour en revenir à la béatitude des affligés, peut-on dire qu'il y a une bonne et une mauvaise affliction, dans le cas de la dépression par exemple ?

T.A. : La souffrance en elle-même n'est jamais quelque chose de positif. Elle est toujours l'expression d'un symptôme qu'il faut essayer de faire cesser. Toute souffrance est à consoler ou à soigner. On ne peut pas valoriser la souffrance : ce qui doit être valorisé, c'est le sujet souffrant.

La dépression peut avoir des effets stériles et mortels si elle ne débouche sur rien. Elle conduit alors à la mort, physique ou symbolique : on continue à vivre sans s'intéresser aux choses ni à soi-même. (Ce qui est terrible pour les adolescents qui se trouvent confrontés à des adultes englués dans le train-train quotidien. Ils se disent : « si c'est ça la vie, je n'en veux pas ». Alors que quand ils voient des adultes dont la vie a un sens, c'est bénéfique pour eux.) Mais la dépression peut avoir des *conséquences* positives, quand le patient parvient à mettre en place un état de vie supérieur au précédent. On ne peut sortir d'une dépression que si on change, et ce changement est provoqué par une relation, thérapeutique ou autre. La personne peut s'exprimer, revivre de fausses significations et en découvrir de nouvelles. Ce parcours au cours duquel le patient cherche à trouver un autre sens est source de vie. Certains pourront alors dire *après coup* : « *bienheureuse* souffrance ». Sans elle, certaines questions n'auraient pas été résolues. On accepte la souffrance de remettre en question beaucoup de choses, pour un plus grand bien.

C. : C'est vrai au plan psychologique. La dépression peut-elle être aussi une expérience spirituelle ?

T.A. : Traduite en termes spirituels, la dépression est aussi une épreuve de désert. Dans la dépression, on perd ses points de repère. Voyez les *Psaumes* : vous y trouvez un langage dépressif qui fait que les psaumes sont très riches à la fois spirituellement et humainement. C'est aussi le cas du livre de *Job*. Ce passage au désert conduit les gens à se poser des questions de sens. Certains n'iront pas jusqu'aux problèmes philosophiques et religieux, mais ils sont dans une première étape, d'où l'importance des aumôneries dans les hôpitaux psychiatriques : on sait qu'il y a un prêtre, une équipe de laïcs, et que l'on peut poser les questions de sens.

C. : « Bienheureux les affligés » veut-il dire que ceux qui ont été brisés, blessés, sont plus disponibles à la grâce ?

T.A. : Oui et non. Quand on fait l'expérience des limites de la vie humaine, on est plus à même de se poser un certain nombre de questions que ceux qui sont en bonne santé. Mais on peut aussi se révolter, se dire « pourquoi moi », comme ce jeune que j'ai vu récemment et qui se retrouve paralysé à vie, et de plus abandonné par ses amis et sa fiancée. « Bienheureux les affligés » ne va pas de soi en pareil cas. Il ne faut pas escamoter la dimension de la révolte. Tout dépend de ce que l'on va faire de cette souffrance : ou on la retourne contre soi, ou on cherche à la vivre en lui donnant un sens. Certains peuvent faire de leur souffrance (par exemple un handicap) un lieu de grâce pour grandir psychologiquement et peut-être religieusement. Sur un simple plan humain déjà, on voit des gens qui ont une capacité de contact très riche parce que leur souffrance les a fait réfléchir davantage. Sur le plan religieux, cela les amène à poser les questions de sens. Je pense à des malades du sida : certains se révoltent, mais d'autres se disent : « J'ai une vie courte, je vais essayer de faire de ma mort quelque chose qui ait un sens. »

... ils seront consolés

C. : Comment peut-on consoler ? Et comment peut-on proposer à un adolescent aux prises avec cette souffrance psychologique d'orienter de façon nouvelle sa souffrance, voire de l'évangéliser, sans que cela paraisse « plaqué » ? Le problème se pose d'ailleurs pour toute forme de souffrance.

T.A. : Nous nous en tiendrons à cette souffrance psychologique de l'adolescent au quotidien. Le cas des grands malades est quelque chose de très particulier, de très délicat : on ne peut la plupart du temps que proposer une présence, mais une présence qui fait sens, comme celle de l'aumônier. On n'est ni le juge ni le témoin de la relation de la personne avec Dieu, on ne peut être que médiateur. Sans parler des cas de grand coma qu'il m'est arrivé de côtoyer : je ne pouvais que tenir la main du malade sur le point de mourir. On sent

alors la solidarité psychologique et spirituelle qui est nécessaire pour faire le « passage ». Il y a un moment de désert où le mourant a réellement besoin de la présence des « visibles » avant que la communion des saints « invisibles » prenne le relais.

Venons-en à l'adolescent qui souffre de ce travail intérieur de métamorphose psychologique. La première attitude est de reconnaître la souffrance psychologique des adolescents, lorsqu'ils sont tristes, qu'ils pleurent, qu'ils sont apathiques... Bien souvent les éducateurs leur disent : « Mais tu as tout ce qu'il faut, des parents, des amis, ta chambre... Que te faut-il de plus? » Mais c'est justement ce « plus » invisible qui fait défaut. C'est un état de deuil intérieur où des émotions nouvelles apparaissent dont l'adolescent ne comprend pas le sens : il a mal. Il faut donc reconnaître cette souffrance subjective inhérente à l'adolescence, qui conduit l'adolescent à s'identifier à tous les cas de détresse qu'il rencontre. Il faut dire aux éducateurs : « L'adolescence est une période de souffrance, même sous une apparence de joie et d'euphorie ». On ne doit pas cacher aux adolescents que la souffrance fait partie de la vie. Certains poèmes de Baudelaire, par exemple, peuvent être un support précieux pour ce travail. Les textes poétiques permettent de faire rebondir cette souffrance psychologique. Mais ce rôle peut être aussi rempli par des textes bibliques comme les *Psaumes*. A partir des *Psaumes* on peut leur dire : « Voilà comment les premiers croyants expriment leur « ras le bol » et en même temps leur espérance. Il est important de laisser les jeunes exprimer leur souffrance, aller jusqu'au bout du désespoir même, pour faire apparaître le positif. En psychothérapie, on entend beaucoup les gens exprimer uniquement des choses négatives. Mais à travers cette expression du négatif, ils mettent en œuvre du positif, et après avoir pu exprimer ce négatif, ils retrouveront la réalité autrement. Le psychanalyste n'est pas troublé par cette négativité.

C. : Les prêtres qui confessent doivent avoir la même expérience : le pénitent ne leur dit que le négatif.

T.A. : Bien sûr. C'est pourquoi il faut avoir un équilibre psychologique, et une vision globale de la vie, pour se dire que ce n'est qu'un aspect des choses.

C. : Mais que faut-il faire quand un adolescent ne s'exprime pas du tout ?

T.A. : D'abord, il ne faut pas forcer l'expression. Quand un adolescent ne s'exprime pas, c'est parce qu'il ne sait pas toujours comment exprimer ce qu'il ressent. Ou bien il l'exprime de façon détournée, de façon symptomatique ou maladroite. Les parents doivent tolérer ce silence, et l'envelopper d'un certain nombre de paroles : il ne faut pas répondre au silence de l'adolescent par le silence. Certains adolescents préfèrent entendre parler que parler. Il faut que l'adolescent soit stimulé par un discours porteur de sens, ou par des textes qui expriment des difficultés, car alors il se rend compte

qu'on peut exprimer son vécu. Progressivement il va s'emparer de ce discours pour s'exprimer davantage avec d'autres jeunes ou des personnes étrangères à sa famille. Les éducateurs doivent offrir un matériel langagier à partir duquel l'adolescent va pouvoir exprimer son propre vécu et le signifier. Une catéchèse avec des adolescents centrée sur la Bible permet d'utiliser des registres très variés : la tristesse et la joie, l'histoire et l'épopée, la haine, la violence, l'amour ; on retrouve tous les grands registres de la vie humaine. A partir de là, on peut faire le lien entre le psychique et le spirituel. Mais dans le cadre d'une psychothérapie, on n'introduit pas la dimension religieuse ; ce qui nous intéresse, c'est de soigner le psychique qui a ses propres lois, comme le spirituel a ses propres lois. Je dis souvent que le psychanalyste s'arrête à la vie psychique, alors que celui qui a une visée spirituelle ou éducative va passer par le psychisme de l'enfant pour conduire son projet.

C. : Il faut donc que chacun soit lui-même avec sa compétence.

T.A. : Il ne faut pas mélanger les genres. L'éducateur n'est pas un psychanalyste, et vice-versa. Quand des parents me présentent leur enfant pour une relation thérapeutique, je ne travaille pas dans le quotidien immédiat comme l'éducateur ; je travaille sur la structure de la personnalité, ce qui permettra peut-être à l'enfant, dans quelques mois, de retrouver son quotidien autrement.

C. : De même il n'est pas bon que des parents jouent au psychologue.

T.A. : Exactement. Certaines questions ne peuvent pas être abordées en famille.

C. : La relation père-fils ou mère-fils ou fille n'est pas compatible avec la relation psychothérapeutique.

T.A. : Bien sûr. Celui qui a besoin d'un traitement psychologique doit faire des confidences relativement intimes, et on n'aime pas retrouver dans la vie quotidienne quelqu'un à qui on a fait des confidences intimes. Le dialogue parental est limité, il faut que les parents acceptent de passer la main à des éducateurs, voire à des spécialistes lorsque cela est nécessaire. De même les éducateurs ne déposent pas les parents de leur responsabilité vis-à-vis des enfants.

C. : Ce peut-être aussi le sens du parrain et de la marraine : ce sont d'autres que les parents qui sont aussi responsables de leur éducation religieuse.

T.A. : Exactement. C'est un recours. Il faut qu'il y ait des médiations et la possibilité de mettre à distance des relations qui risquent d'être trop contraignantes dans la vie quotidienne. Et il faut que chacun joue son rôle. Ce n'est pas parce qu'on est en psychothérapie ou en psychanalyse que la confession n'a aucune valeur. Le psychanalyste n'est pas un confesseur ; il n'est pas là pour donner le pardon de Dieu. De même, la confession n'est pas le lieu de traiter des difficultés psychologiques. C'est un acte liturgique, c'est se reconnaître pécheur

devant Dieu et demander le pardon de Dieu. S'il y a des problèmes psychologiques, le confesseur peut conseiller à la personne d'aller consulter un psychothérapeute. De même, si un psychanalyste soigne une personne qui a des problèmes de culpabilité vis-à-vis du péché, ce peut être un problème psychologique, qu'il pourra traiter en tant que tel, mais ce peut être tout simplement une mauvaise compréhension du péché, et il vaut mieux qu'elle aille en discuter avec un prêtre.

Pour en revenir à l'affliction, il faut entendre la souffrance des adolescents et la mettre en paroles spirituelles ou pédagogiques — mais non psychologiques. La souffrance psychologique ne doit pas être traitée sur un plan psychologique mais pédagogique. Les adolescents ne peuvent pas toujours comprendre le langage psychologique qui les concerne, du moins dans la relation éducative. Il en sera autrement en psychothérapie.

C. : En revanche, ils peuvent l'aborder sur un plan purement intellectuel, en philosophie par exemple.

T.A. : Oui, parce qu'il y a une distance, ils ne se sentent pas concernés. C'est un pur objet de connaissance intellectuelle. Si on leur parle de complexe d'Oedipe, même s'ils se trouvent justement dedans, ils diront : « Je n'ai pas eu cette maladie ». Il y a toute une mise à distance, une élaboration qui leur permet de réfléchir sans se mettre en cause. Il faut donc écouter la souffrance, mais ne pas enfermer cette souffrance dans une relation de consolation qui installe dans la régression. L'éducateur doit simplement dire : « Oui, c'est vrai, à ton âge ce n'est pas facile », et puis continuer son travail d'éducation. Sinon, il va fragiliser l'individu en l'enfermant dans son symptôme. Certaines relations pédagogiques aujourd'hui sont des relations de séduction, de complaisance. On veut que l'adolescent se sente aimé ; mais souvent l'adolescent se sent aimé, son problème c'est qu'il ne sait pas quoi faire de lui-même. Le rôle de l'adulte est de lui montrer quoi faire de lui, lui proposer des solutions.

C. : Peut-on dire alors qu'il y a une mauvaise consolation, particulièrement aujourd'hui, une sorte de compassion narcissique, qui regarde non la souffrance de l'autre mais sa propre émotion devant cette souffrance ?

T.A. : La souffrance caractéristique de notre époque provient de la difficulté d'accepter notre condition humaine. Elle est très liée au déclin ou au manque d'une certaine éducation religieuse (il n'y a que 48 % d'enfants en France qui suivent une éducation religieuse, et cela risque de diminuer encore) : le discours religieux permet de prendre conscience de sa condition humaine et de l'accepter. Au catéchisme, les enfants apprennent à réfléchir avec Dieu sur le bien et le mal, sur la loi, sur l'amour ; toutes les grandes questions de la condition humaine sont réfléchies dans l'enfance et l'adolescence. Un certain nombre d'enfants vont être privés de cette culture religieuse, et c'est dommage. Quelles que soient nos convictions, c'est une donnée à

laquelle les enfants doivent avoir accès. Non seulement parce que c'est une partie de notre patrimoine culturel (qui permettrait, par exemple, de reconnaître les personnages sur des tableaux), mais parce que c'est le *fondement* de notre culture. C'est pourquoi un Etat doit donner un espace social pour que ce soit possible. Le catéchisme risque de passer aux oubliettes, si on ne lui accorde pas l'espace social qui lui est nécessaire. Aller dans le sens de la privatisation de la religion est antinomique. La religion est un phénomène social qui doit avoir son aire d'expression, sinon, ce manque sera source de violence. Une telle situation favorise la religiosité sauvage. De plus, lorsque le religieux n'est pas reconnu, tous les intégrismes se développent. Négliger les signes et l'éducation religieuse des enfants accentue le retour du paganisme et de la magie. Il est inquiétant de constater que la plupart des fêtes chrétiennes sur lesquelles repose notre société sont ignorées par la télévision. En 1991 le début et la fin du Ramadan ont été largement annoncés et commentés mais pas un mot au sujet du Carême ni de la Semaine Sainte. Quant à la fête de Pâques, elle est devenue dans les médias la « célébration » des grandes transhumances de l'autouroute... L'obligation d'un pluralisme est devenue le nivellement par l'ignorance. Cet oubli volontaire est à dénoncer comme un refoulement répressif : rien n'est dit au sujet des fêtes chrétiennes comme si elles n'existaient pas. On retrouve la même attitude tous les soirs à la télévision au moment de la présentation de l'éphéméride : le prénom fêté est nommé mais on oublie de faire référence au saint qui le portait.

Actuellement on assiste au développement de valeurs chrétiennes qui sont devenues folles, dans un paganisme à symbolique chrétienne. On s'empare d'idées chrétiennes pour en faire des idées a-religieuses. On parlera de fraternité, de solidarité, d'égalité, en oubliant que toutes ces valeurs sont nées dans un milieu chrétien. Or des valeurs ne peuvent se transmettre que par rapport à leur source. Donc s'il n'y a plus cet enracinement, certains s'interrogeront : « Aimer ? mais pourquoi ? L'égalité ? mais pourquoi ? » Comme disent les partisans de l'euthanasie : « Qui peut juger de la valeur de la vie ? ». Cela pervertit la réflexion en laissant supposer que rien n'est hiérarchisé. On fait table rase de siècles d'évolution de la conscience humaine sous l'influence du judéo-christianisme. A long terme, c'est l'intégrité humaine elle-même qui risque d'être mise en danger.

C. : N'y a-t-il pas une fragilité psychique généralisée actuellement ? Prenons par exemple la notion de détresse. Il y a toujours eu des enfants handicapés, on faisait avec, alors que maintenant on dit : « On ne peut pas imposer à des parents de laisser vivre un enfant handicapé ». Ou alors : « On ne peut pas imposer à un couple de ne pas avoir d'enfant ». Les psychismes actuels paraissent trop fragiles pour supporter des choses que l'on supportait autrefois, même si c'était dur.

T.A. : Exactement, parce qu'on avait un autre sens de la valeur humaine. Tout est lié au sens que l'on accorde à l'existence humaine. Si l'existence humaine dépend de nos techniques, il est évident que l'on va supprimer ce type de réalités. Mais si nous sommes pris dans un mouvement de vie qui ne dépend pas uniquement de nous, la question va se poser d'une autre façon, on va la décentrer, alors qu'aujourd'hui elle est posée en termes narcissiques. Si on demande à un handicapé s'il aurait préféré être supprimé avant la naissance, il répondra qu'il préfère vivre.

On n'a pas étudié suffisamment la psychologie contraceptive ou abortive. La contraception et l'avortement ne sont possibles que si l'on met en place des structures psychologiques archaïques de la vie mentale. Au moment de l'évolution psychologique de l'adolescence (Freud l'a bien montré), l'individu doit introduire progressivement la présence de l'autre — de l'enfant — dans sa pulsion sexuelle. A partir du moment où on systématise de façon collective et sociale, par une loi, la possibilité de refuser l'enfant (ce qui n'était qu'individuel autrefois), on inscrit en soi une certaine idée de mort, et on ne permet pas à un autre d'advenir à partir de soi-même. On a commencé à perdre le sens de l'autre à partir du moment où on a fait de la contraception et de l'avortement une loi du refus de l'autre. De plus, cela n'a absolument pas « libéré » la sexualité.

Je pense à une fille que ses parents ont obligée à avorter, et qui s'est retrouvée ensuite en psychothérapie. Au moment où la pulsion sexuelle travaille le plus pour intégrer l'autre, on inscrit brutalement la mort dans le corps de cette fille. Croyez-vous que son désir sexuel et son désir d'enfant à venir s'épanouiront dans la confiance ? En voulant soulager une souffrance, on en induit une autre qui est pire. En voulant « contrôler » les naissances, on en vient finalement à un refus du sens de l'autre, cet autre qui sera par ailleurs survalorisé à travers l'étranger ou le marginal. Or ce sont en général les adultes qui prennent ces décisions de mort. Dans le film E.T., l'extra-terrestre c'est la figure de l'embryon, or c'est l'enfant dans ce film qui sauve l'embryon. Dans le discours d'enfants ou d'adolescents d'aujourd'hui, on retrouve cette angoisse : « Est-ce que ma mère prenait la pilule ? Mes parents ont-ils voulu m'avorter ou non ? Est-ce qu'ils m'ont voulu ? Et s'ils ne m'avaient pas désiré, est-ce qu'ils m'auraient gardé ? » La psychologie contraceptive laisse supposer à l'enfant que c'est un génieur. D'autre part, quand il est désiré il est hypervalorisé, ce qui est aussi très difficile à assumer.

C. : Est-ce que le danger d'un certain discours « psy » dans les médias, n'est pas de laisser croire qu'on peut tout résoudre par la psychologie ?

T.A. : La psychologie peut résoudre les problèmes psychologiques. Mais actuellement, on subit des infiltrations de modes psychologiques orientales, qui laissent supposer que toute l'énergie est en soi et

qu'on peut, en l'utilisant, tout affronter et tout résoudre à partir de soi.

C. : La dimension spirituelle n'est-elle pas justement la notion d'un salut qui vient d'ailleurs ? N'est-ce pas cette notion qui est niée aujourd'hui ?

T.A. : Les mentalités actuelles sont très narcissiques. Certains préfèrent mourir plutôt que d'accepter que le salut vienne d'un autre. Aujourd'hui on ne favorise pas l'accès à l'altérité, et donc à Dieu. Tout est équivalent, « l'un est l'autre ». Or si l'enfant n'est pas inscrit dans une altérité, si on lui laisse supposer qu'il n'y a pas de différences entre les êtres, il ne peut plus avoir accès à cet Autre qui est Dieu. Mais pour être plus juste, il faut inverser la proposition en affirmant au regard de ce que nous savons : l'ignorance ou le refus de Dieu entraîne la perte d'estime de l'autre.

Il est difficile de penser l'humain sans une croyance transcendante sinon, comme le soutient Georges Steiner, l'humanisme tourne à vide.

Tony ANATRELLA

Propos recueillis par Marie-Hélène Congourdeau,
Marie-José Duchesne et Dominique Paillard

Tony Anatrella, prêtre du diocèse de Paris. Psychanalyste, chercheur en psychiatrie sociale, professeur de psychologie clinique, Chroniqueur à la Croix. Principaux ouvrages : *Interminables adolescences, les douze-trente ans*, Cerf/Cujas, 1988. *Le sexe oublié*, Flammarion, 1990.